

L'ENTR'ACTE, 25 avril 1860, pp. 2-3.

M. le maréchal duc de Richelieu vient prendre possession de son gouvernement de Guyenne, et le voici qui débarque à Bordeaux, au bruit du canon, de la mousqueterie et des acclamations populaires. C'est un événement que l'arrivée de ce trop illustre séducteur; les femmes grillent de le voir, les maris tremblent, et plus de vingt chansons courent déjà la ville. Il y en a dans le nombre qui pourraient déplaire au maréchal: elles lui rappellent qu'il a soixante ans.

Ce vieux don Juan de la Régence a, dans son boudoir, non pas une liste, mieux que cela: une collection complète des portraits de ses maîtresses. Je ne sais quel indiscret, peut-être Champagne, son vaurien de valet de chambre, a trahi le secret du médailler: si bien qu'il s'est publié un petit livre d'anecdotes scandaleuses avec noms et portraits.

Un jeune choc de procureur, Olivier Bancelin, y a trouvé le nom et les traits de sa mère; il se propose d'arriver jusqu'au duc, et de lui demander justice d'une telle infamie.

Mais, direz-vous, c'est un mélodrame. Non; c'est d'un bout à l'autre une pièce très amusante, et le susdit mélodrame n'y montre son nez que de loin en loin.

Richelieu est d'abord informé de certaines M^{me} Bourcant, dont la réputation de merveilleuse beauté était allée jusqu'à Versailles. En fin limier, Champagne a bientôt découvert et la demeure et les projets du mari, lequel, pour n'avoir pas à mener sa femme au bal donné par les notables au nouveau gouverneur, et par excès de prudence, s'apprête à expédier sa femme à un couvent où elle a une tante chanoinesse. Champagne, moyennant dix louis, achète la barque et les habits de batelier chargé de l'expédition, et l'enlèvement a lieu en effet; seulement, ce n'est pas M^{me} Bourcant qui est cachée sous ce grand capuchon, mais bien M^{lle} Château-Trompette.

Qu'était-ce que Château-Trompette? Une forteresse, une prison. Près de là s'étendaient les jardins d'une guinguette populaire, quelque chose comme les Porcherons de Bordeaux. Par extension, le nom de Château-Trompette avait passé à certaine grisette nommée Lise, la reine ordinaire du bal. Or, Lise aime Olivier, qui doit l'épouser. Effrayée des projets de celui-ci à l'endroit du maréchal, elle obtient de lui la promesse qu'il attendra et réfléchira encore un jour. Elle veut elle-même aller trouver Richelieu, lui demander le portrait original qui doit exister au médailler et le supplier d'excuser d'avance les incartades du pauvre Olivier.

Lise est couturière de M^{me} Bourcant; en trottant dans la maison et à l'entour, elle a su les projets du mari et les contre-projets de Champagne. Et voilà comme quoi, saisissant l'occasion au vol, elle s'est jetée dans le grand capuchon, pour arriver plus vite au palais du gouverneur.

Il serait long de vous raconter par le menu l'ébahissement de Champagne quand il reconnaît dans la dame mystérieuse qu'il a amenée Lise, dont il est amoureux; puis la scène entre le duc et la grisette déguisée en grande dame, puis le souper. Champagne, jaloux de son maître, lui verse un narcotique. Le duc endormi, Lise cherche et trouve dans le médailler le portrait qu'il lui fallait, et s'esquive.

Le troisième acte nous transport dans les jardins de Château-Trompette; c'est la cohue du plaisir et de la gaîté; on y voit frétiller la grisette bordelaise avec son brillant foulard au chignon. Lise y promène sa royauté pimpante; mais son Olivier se fâche tout rouge en apprenant qu'elle a passé une partie de la nuit dans le boudoir

L'ENTR'ACTE, 25 avril 1860, pp. 2-3.

du vieux libertin. Richelieu vient aussi à Château-Trompette incognito; il a trouvé à son réveil en billet sarcastique signé Château-Trompette; il en cherche l'auteur. Lise, qui a déjà mis en couplets son aventure de la nuit, en fait part à ses amis; et le duc, caché derrière un bosquet, a le désagrément de n'en pas perdre un mot.

Pour sauver son amour propre d'un tel échec, il menace la grisette de laisser croire que l'entrevue nocturne a eu un tout autre dénouement. Mais Lise fait appel à l'honneur du gentilhomme, et Richelieu finit par déclarer qu'elle est sortie de l'aventure comme elle y était entrée et par rendre publiquement justice à la mémoire de la mère d'Olivier Bancelin.

Je m'aperçois que ne vous ai rien dit des rôles de Frigousse, le cuisinier, et de Cadichonne, la servante de M. Bourcant, deux têtes d'une bouffonnerie achevée. M^{lle} Lemercier et Berthelier y sont gascons jusqu'au bout de la langue et jusqu'au bout des ongles. Dans la scène où Cadichonne apprend à Frigousse qu'il est nommé maître-queux du gouverneur, ils ont été tous deux applaudis, acclamés, et il leur a fallu revenir en scène, bras dessus bras dessous en sautant, pour recommencer leur joli duo.

La gaîté, la verve et la belle voix de Sainte Foy triomphent dans le rôle de Champagne; à lui seul il a fait bisser plusieurs morceaux.

Mocker n'a eu que quelques jours pour apprendre le rôle de Richelieu, qu'une laryngite force Couderc à lui abandonner; il tient ce rôle en maître, je veux dire en professeur, qu'il est depuis quelques jours. – Ponchard se fait honneur dans le rôle trop ingrat d'Olivier. Prilleux et Lemaire apportent dans la partie leur appoint de gaîté.

Quant à M^{me} Cabel, je n'hésite pas à dire qu'on n'avait jamais mieux travaillé pour elle. Ce rôle de grisette lui sied à ravir, et toutes ses qualités naturelles, bonne humeur, caprices d'enfant, mutineries, y ont beau jeu. Elle ne cesse pour ainsi dire de chanter, et cela semble lui faire autant plaisir qu'à nous. On a multiplié pour elle ces mélodies naïves et délicates et ces vocalises endiablées, ces casse-cous effrayans qu'elle aime.

Entre cinq ou six morceaux plus jolis les uns que les autres, je citerai seulement la ronde moqueuse du couvre-feu, dont le refrain si doux et si discret revient plusieurs fois dans le cours de la partition, et ce passage d'un duo du premier acte: *Mon cœur d'avance*, où elle passe en revue, gazouillant des lèvres et voltigeant du pied, toutes les danses qu'elle aime, cotillon, chaconne, menuet, etc.; pendant qu'elle chante, l'orchestre fredonne pour chacune de ces danses quelques vieux motifs connus.

Comment caractériser la partition nouvelle de M. Gevaert? Chaque opéra de lui a une couleur particulière, j'allais dire une inspiration diverse. *Le Billet de Marguerite* était tout allemand: rappelez-vous la carrure et la franchise des chants de tonneliers, et tout ce qu'il y avait de *vergiss-mein-nicht*, de teintes blondes, de reflets bleus et or dans les romances de M^{me} Lauters. *Les Lavandières de Santarem*, au contraire brûlaient de tout le feu des Espagnes: ce n'était que boléros et cantilles. Le style de *Quentin Durward*, opéra moyen-âge, est historique, mêlé de chevalerie, de bonhomie, de naïveté fine et de passion hardie.

Si je ne m'abuse, la musique de *Château-Trompette* est en général composée dans le génie des chansons populaires de France. Ecoutez-les bien, tour à tour, deux ou trois motifs légers et naïfs de l'ouverture, - la chanson des hommes et la chanson

L'ENTR'ACTE, 25 avril 1860, pp. 2-3.

des femmes dans le chœur d'introduction, - la ronde chantée par M^{me} Cabel: *Quand le diable devint vieux*, dont le refrain; *C'est l'heure, c'est l'heure du couvre-feu*, a tant de charme et un charme si simple, - les petits airs de danses intercalés dans le duo dont nous avons parlé, - la chanson de batelier dite par Sainte-Foy, - puis le fabliau chanté par Lise au deuxième acte pour endormir Richelieu, - tout le style de l'introduction du troisième acte, où il y a, pendant le chœur, de si riches effets de basse à l'orchestre, - puis la ronde populaire chantée par Champagne dans le bal au milieu des grisettes, - et encore les couplets où Lise raconte son aventure, etc.

M. Gevaert ne pouvait mieux comprendre, suivant nous, le véritable esprit de son sujet. Au dix-huitième siècle, tout se fredonnait et se channonait; c'est le ton de l'époque: à la cour, à la ville, en province, aux champs, on n'entendait que vaudeville, ariettes, brunettes, chansons à boire, chansons à danser.

Et remarquez que les chants populaires sont assez à la mode en ce moment. Nos artistes s'y mettent: M. Reyer [Rey] publie un recueil, M. Wekerlin [Weckerlin] en publie un autre. Les motifs et le style de la partition nouvelle ne sont pas, nous le répétons, sans affinités avec ce genre si plaisant et si sympathique. Toutes les mélodies sont ici de M. Gevaert; bien entendu, et il n'a fait qu'emprunte à ce genre son esprit et ses allures. Ajoutez à cela une harmonie à la fois riche et sobre; ajoutez l'orchestration, qui est chez lui un don de pre - // 3 // -mier [premier] ordre et des accompagnemens pétillans d'idées; j'ai remarqué entre autres ceux de l'air de Richelieu et du duo du deuxième acte.

En somme, c'est de la musique de plaisir et de bonne humeur; cela fourmille de mélodies naïves ou gracieuses, railleuses ou [illisible], mais toujours légères, avenantes, aimables. Il n'y a pas place un seul instant pour l'ennui dans ce long ouvrage.

M. Gevaert [Gevaert] n'a jamais écrit de musique plus française, et voilà justement un opéra-comique comme il en faut à l'Opéra-Comique.

Je ne veux pas assigner de bornes, si éloignées qu'elles soient, au succès de *Château-Trompette*, c'est une pièce du répertoire.

L'ENTR'ACTE, 25 avril 1860, pp. 2-3.

Journal Title:	L'ENTR'ACTE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	25 April 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°116
Year:	Trentième Année
Series:	None
Issue:	Mercredi, 25 Avril 1860
Livraison:	None
Pagination:	2-3
Title of Article:	Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique
Subtitle of Article:	<i>Château-Trompette</i> , opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaërt [Gevaert]. (Deuxième article)
Signature:	Gustave Bertrand
Pseudonym:	None
Author:	Gustave Bertrand
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	Same text as <i>Le messenger des théâtres</i> , 25 April 1860